

CULTURE

Une « langue inédite ». Lorsque le jeune Mussolini, prend la parole, au congrès du parti socialiste, ce 13 juillet 1912, un typhon s'abat sur Reggio Emilia, capitale rouge de l'Émilie-Romagne. Un véritable tourbillon de mots et d'effets oratoires. « L'air aussi sombre qu'un bourreau, jaquette et cravates noires, visage pâle, yeux hallucinés », l'obscur délégué de la section provinciale de Forlì, « balait en l'espace de quelques minutes des siècles d'éloquence policée et cultivée ». Il blasphème, éructe... Des phrases hachées, péremptoires et « ponctuées de silences menaçants ». C'est la naissance d'un grand « comédien »... et aussi d'un mythe dévastateur dont se repaissent les nostalgiques de l'homme providentiel.

« En moi luttent deux Mussolini, l'un qui n'aime pas les masses, l'individualiste; l'autre, absolument discipliné », confesse ce fils de forgeron en 1921. Bipolaire, le Duce ? En tout cas, l'ancien instituteur devenu directeur du journal *Avanti* en 1912, exclu du parti socialiste deux ans plus tard, manie le verbe comme une baïonnette: « Je préfère l'œuvre du chirurgien qui enfonce son bistouri luisant dans la chair gangrenée à la méthode homéopathique qui hésite sur la marche à suivre. » « Mussolini n'avait aucune philosophie, il n'avait qu'une rhétorique », écrira Umberto Eco dans son fameux essai *Reconnaître le fascisme* (Grasset, 2017). Pour le philosophe et sémiologue italien, le fascisme est avant tout un collage d'idées contradictoires et un « jeu de langage ».

Le Duce, grand précurseur des fake news ? Depuis *Le Prince* de Machiavel jusqu'à Silvio Berlusconi, et même au-delà, la rhétorique de l'homme providentiel a toujours fait recette en Italie. Mais jamais leader n'a autant exercé son magnétisme sur les foules ou autant incarné le summum de l'« orgasme patriotique » que le Benito des années 1920.

Premier volet d'une tétralogie sur le fascisme, « *M, l'enfant du siècle* » d'Antonio Scurati, couronné par le prix Strega 2019 (le Goncourt italien) relate avec brio, sous la forme d'un roman documentaire, ce passage de Mussolini du populisme protestataire au national populisme déjà analysé par l'historien Pierre Milza, son biographe français. Il y instille un mélange de néoréalisme et de baroque fellinien qui fait de la montée du fascisme une sorte de fresque dantesque où l'usage systématique de la violence physique par ses escouades, les miliciens fascistes de la première heure, occupe une place impressionnante. « Il faut que la violence nécessaire du fascisme conserve une ligne, un style strictement aristocratique ou, si vous préférez, strictement chirurgical », assène Benito Mussolini à ses guerriers. Sans hésiter à brocarder une Chambre des députés « moisie et putréfiée ».



MUSSOLINI LE PETIT PÈRE DES POPULISMES

Deux livres chocs se penchent sur la figure du Duce : le premier retrace l'ascension ultraviolente du fondateur du fascisme, quand le second fait voler en éclats les mythes tenaces sur ses « bons côtés ».

Par Pierre de Gasquet

Jusqu'à la marche des Chemises noires sur Rome, le 28 octobre 1922, qui signe le triomphe du fondateur du fascisme. Le roi Victor-Emmanuel III a capitulé: l'état de siège est révoqué. Deux jours plus tard, le « bohémien de la politique », l'ancien maître d'école, élu député depuis seulement seize mois, devient, à 39 ans, le plus jeune Premier ministre de son pays, « le plus jeune des chefs de gouvernement du monde entier ». L'autodidacte du pouvoir prête serment au Quirinal, le 31 octobre, tandis que des milliers de fascistes « débraillés, crottés, affamés, le poignard à la ceinture et la matraque à la main », défilent piazza del Popolo. Pour Mussolini, les fascistes forment avant tout un anti-parti et font de l'anti-politique. Pour eux, il n'y a plus de gauche ni de droite. Inutile de chercher ni principes ni programme. Ils s'inspirent du mot d'ordre de Gabriele D'Annunzio, le poète « Commandant »: l'action avant tout.

Parmi les épisodes cruciaux, Antonio Scurati revient largement sur les circonstances scabreuses de l'assassinat de Giacomo Matteotti,



M, l'enfant du siècle, Antonio Scurati, les Arènes, 860 p., 24,90 euros.
Y a-t-il de bons dictateurs? Mussolini, une amnésie historique, Francesco Filippi, Vuibert, 206 p., 14,90 euros.

la ténébreuse affaire souvent considérée comme le crime originel du fascisme. Le tyran a décidé de confier à la Tcheka fasciste, sa milice clandestine inspirée de la police secrète de Lénine, l'élimination du député socialiste qui s'emploie depuis des mois à recenser et à dénoncer au Parlement les violentes fascistes: assassinats, bastonnades, tabassages et agressions, ou incendies de sièges de journaux...

Pis: le député socialiste ne se contente pas de dénoncer les violences fascistes, il épingle l'incompétence du parti gouvernemental en matière économique et les manipulations budgétaires du régime. Il sera assassiné, le 10 juin 1924, par un groupe de squadristes dirigé par le sinistre Albino Volpi, baptisé le Caïman du Piave. Selon plusieurs historiens, Giacomo Matteotti était sur le point de révéler un scandale financier: le versement de pots-de-vin par la compagnie pétrolière américaine Sinclair Oil à divers dignitaires fascistes, parmi lesquels le frère du Duce, en vue d'obtenir le droit d'exploiter des gisements en Padanie et en Sicile.

« On ne peut le nier: Mussolini a révolutionné la communication politique du *xx* siècle et le fascisme a été très fort dans l'art de se raconter lui-même », estime Francesco Filippi, un jeune historien de 39 ans dont l'essai, *Y a-t-il de bons dictateurs?*, sort aujourd'hui, en France, après une percée remarquable en Italie. « Mussolini est le premier politique à avoir harangué des foules énormes avec un microphone, bien avant Hitler. C'est un vrai innovateur qui a fait école depuis », poursuit l'historien en notant que « le langage fasciste s'adapte très bien aux nouveaux vecteurs de communication ». Le discours du 9 mai 1936 sur la Proclamation de l'Empire représente à ses yeux un « chef-d'œuvre de rhétorique ». D'où l'urgence de démonter, un à un, les mythes sur les « bons côtés » fantasmés du Duce qui alimentent encore la nostalgie du fascisme dans la péninsule, à travers des mouvements tels que CasaPound ou Fratelli d'Italia.

Benito Mussolini dans les années 1920 (à gauche). A la tête du parti fasciste créé en 1921, il vise le pouvoir par l'intimidation. Chose faite après la célèbre marche sur Rome du 28 octobre 1922 (à droite). Il a 39 ans.



« Si Mussolini a décidé de surseoir à l'injonction nazie de livrer les Juifs des territoires occupés par les fascistes, ce n'est pas par humanité, mais pour tenter de s'affirmer vis-à-vis des Allemands, précise Francesco Filippi. Cela ne l'empêchera pas de déporter les Juifs de Yougoslavie, dès l'été 42, et de prêter main-forte à la rafle du ghetto de Rome, le 16 octobre 1943, avec la déportation de 1250 Juifs. » Autre mythe répandu: les fascistes n'ont en rien inventé la Sécurité sociale italienne, ni le treizième mois. Il faudra attendre le 27 octobre 1946 pour que la grande majorité des travailleurs en bénéficie, et même le « miracle italien » de 1960 pour que celui-ci soit généralisé. Quant fameuses autoroutes, elles ne couvraient que 70 kilomètres et « constituaient davantage un motif de vantardise pour le régime qu'une œuvre d'utilité publique ». Le fascisme n'a pas plus éradiqué le paludisme par la bonification agraire que lutté contre la mafia. Le palu a reculé après la guerre grâce au plan Marshall et à l'utilisation du DTT, tandis que la mafia sicilienne a continué à prospérer, en silence, même si Mussolini avait décrété sa disparition officielle en 1929.

Dès sa sortie, le roman documentaire de Scurati – dont le deuxième volet sort ces jours-ci en Italie – a été épingle par Ernesto Galli della Loggia, l'historien-éditorialiste du *Corriere della Sera*, qui a recensé huit erreurs ou incongruités historiques. Mais le professeur de littérature comparée revendique sa liberté d'auteur et son livre caracole encore en tête des ventes dans la péninsule. Pour l'historien Francesco Filippi, le roman d'Antonio Scurati, que l'on compare parfois, à tort, aux *Bienveillantes* de Jonathan Littell, a surtout le mérite de s'attaquer au « mythe de l'inévitabilité de Mussolini », en le présentant avec toutes « ses énormes faiblesses, ses pulsions sexuelles débridées et son faible niveau d'auto-contrôle »...

« Non, les tyrans, il ne faut pas les tuer, il faut les railler. Il ne faut pas les couvrir de sang mais de ridicule », écrivait Malaparte dans *Mussolini*, son essai de biographie de Mussolini (suivi du *Grand Imbécile*). Avec *M*, l'enfant du siècle Antonio Scurati suit son conseil à la lettre.